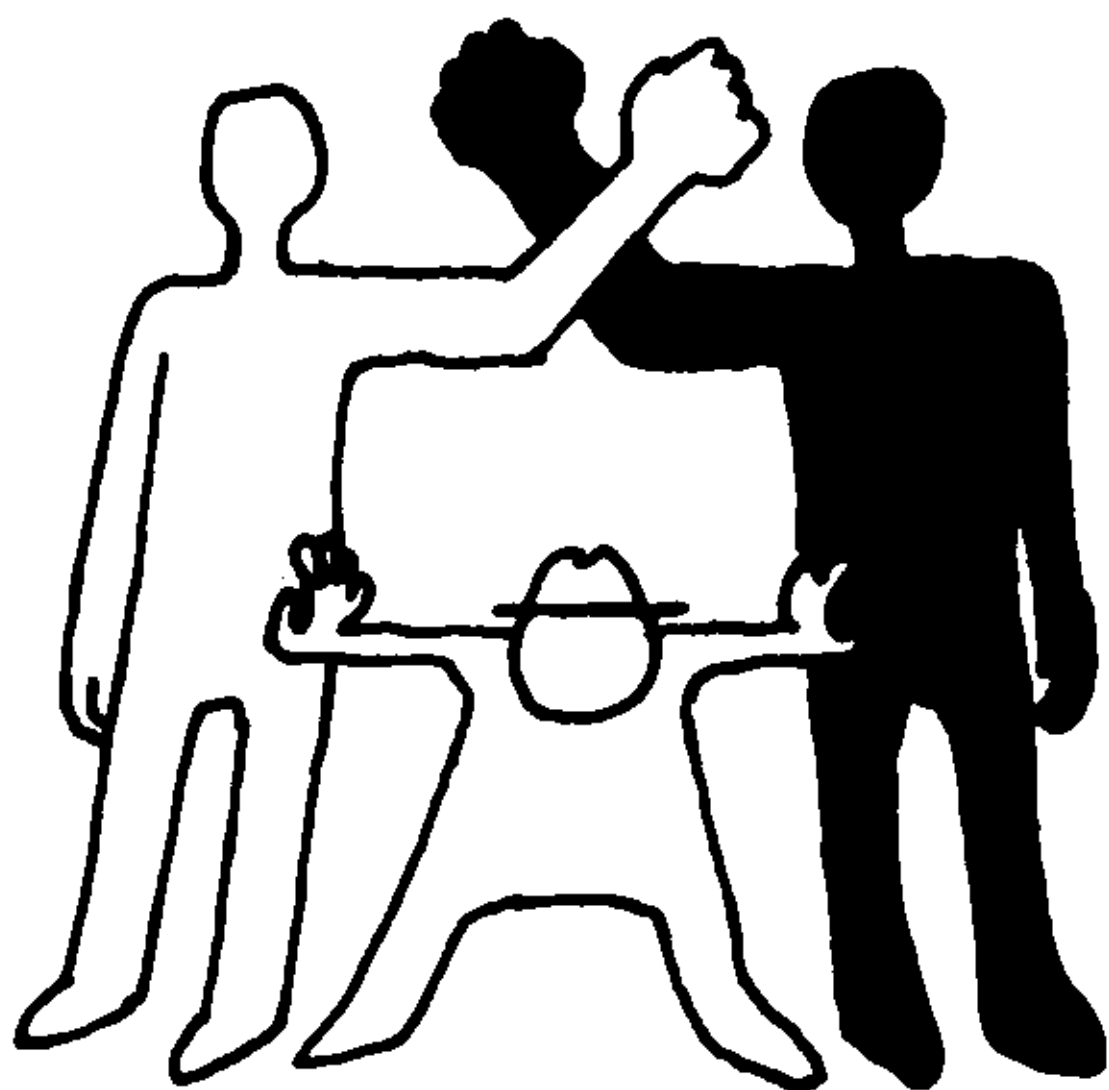


# **L'Unité**

**DES TRAVAILLEURS**

N° 9 - 20 NOVEMBRE 1972 - 2 F



**POUR L'UNITE DE LA CLASSE OUVRIERE**

---

**BERLIET** : que se  
passe-t-il ?

---

# LES CONTRADICTIONS DANS LA CLASSE OUVRIÈRE

Dans le combat de tous les jours contre les patrons et l'Etat capitaliste, une coupure, au sein même de la classe ouvrière, est devenue évidente dans les luttes récentes. Nous l'avons évoquée dans le n° 5, à propos du meurtre de Pierrot, à Renault-Billancourt. Aujourd'hui nous voulons lancer le débat sur ce très grave problème, en avançant quelques éléments.

Il y a dans la classe toutes sortes de différences que la bourgeoisie utilise (diviser pour régner !) : d'âge, de sexe, d'origine, de nationalité, etc... Mais c'est au sein même du processus productif, de la division du travail, que s'affirment le plus nettement des différences qui amènent les travailleurs à pousser leurs luttes dans des directions divergentes, à des différences de mentalité auxquelles correspondent finalement des projets politiques contradictoires. Nous voulons parler surtout ici des contradictions qui opposent ouvriers qualifiés et non qualifiés.

## O.S. et O.P.

C'est un fait que depuis 68 les luttes les plus dures et les plus radicales ont été le plus souvent lancées par des couches peu qualifiées de travailleurs, notamment par les ouvriers spécialisés. L'importance de plus en plus grande, dans la production et dans les luttes, des O.S., a même conduit le C.N.P.F. et le gouvernement à se pencher sur leur sort avec sollicitude (en parole, bien sûr !).

En réalité, c'est le développement même du capitalisme selon sa logique propre qui a créé cette force qui le menace. La course à la productivité, la création de systèmes de machines-outils automatisés, appelle à un type de main d'œuvre qui n'a pas besoin d'être qualifié, mais simplement après un très court apprentissage, doit savoir effectuer indéfiniment le même geste comme un rouage en chair et en os de la machinerie. Dans le même temps, la production se sépare petit à petit de ceux qui avaient été son fer de lance : les ouvriers qualifiés, ceux qui appliquaient leur expérience professionnelle à une tâche technique précise (faire une pièce). Le capital met en miettes le travail de l'ouvrier professionnel qui voit son poids dans la production diminuer, son autonomie dans le travail ligotée et sa profession même menacée par l'automatisation (exemple : les conducteurs du métro).

C'est pourquoi une hostilité peut se développer entre les O.P. et les O.S. : défense des avantages acquis, respect du métier, de l'expérience, de l'ancienneté, donc souvent de la promotion individuelle et de la hiérarchie chez les premiers, refus global du système, haine de la machine et de la structure sociale de l'entreprise chez les seconds.

Cette coupure se double de ce que la division O.P./O.S. recoupe bien souvent les autres divisions dans la classe. En effet les travailleurs non qualifiés sont le plus souvent des jeunes, des femmes, des immigrés, d'anciens paysans chassés de leur terre par le développement du capitalisme. Les professionnels expérimentés éprouvent souvent un véritable « racisme » envers ces jeunes aux cheveux longs, ces femmes au travail, ces étrangers. Il serait vain de le cacher, en idéalisant la classe ouvrière, mais bien plus stupide de le reprocher aux ouvriers français, soumis sans arrêt à tout le poids de l'idéologie bourgeoise, depuis leur enfance. A nous de mener la lutte idéologique ! D'ailleurs, ce « racisme » est souvent une forme de refus de l'introduction des nouvelles machines qui viennent déqualifier le travail des O.P. Il vient aussi d'une incompréhension de la « passivité » des O.S. (qui subissent les cadences pour besoin d'argent pour la famille, ou par peur de perdre leur place), ou au contraire des formes inhabituelles et violentes de leurs explosions de révolte.

Les militants révolutionnaires, dans leur analyse des contradictions au sein de la classe qui empêchent les travailleurs de s'unir, ont souvent privilégié les oppositions Français-Immigrés. Certes, elles sont importantes, d'autant plus qu'elles se prolongent en dehors de l'usine, dans les cités, tout comme les oppositions jeunes-vieux, hommes-femmes et que la bourgeoisie sait s'en servir (voir le dossier sur la circulaire Fontanet). Mais en réalité, quand un immigré devient O.P., il adopte le point de vue des O.P. à l'égard de ses anciens camarades. Surtout, faute d'aller à la racine des divisions (la place dans la division capitaliste du travail), on ne saisit pas l'enjeu : quelle est la couche qui, de par sa situation, a un intérêt fondamental à la Révolution, au bouleversement des rapports sociaux ?

Or la « sensibilité » des différentes couches, liée à leur situation actuelle dans la division capitaliste du travail, est la base objective des différentes positions politiques qui s'affrontent dans la classe ouvrière.

## La base sociale du P. C. F.

Le Parti Communiste Français s'est implanté dans la couche des ouvriers qui, à l'époque, avait un rôle clé, une classe ouvrière qualifiée qui, quand elle se croisait les bras devant les tours ou les fraiseuses, prenait conscience de sa force face au patronat, et à partir de là contre l'état capitaliste. Mais le capitalisme a évolué, et bien qu'il en ait pressenti l'importance, le P.C.F. n'a pas épousé dans ses objectifs et

ses formes de lutte, le développement des O.S., du prolétariat immigré. Il a adopté une stratégie légaliste qui excluait les immigrés du combat, il s'est crispé sur la défense corporative des ouvriers qualifiés, des avantages et garanties acquis, des pouvoirs illusoire qu'ils avaient conquis dans la société (comités d'entreprise, municipalités, ...) qui avaient permis la constitution d'une « aristocratie ouvrière », il s'est limité à la défense de son niveau de vie, de l'emploi, et, de fil en aiguille, de la hiérarchie.

Bien sûr il y a un tas d'autres raisons à l'évolution révisionniste du P.C.F. Mais le comportement de ses militants (notamment dans la C.G.T.) et le fond de ses analyses et de sa stratégie politique, épousent étroitement l'idéologie spontanée d'une aristocratie ouvrière menacée dans ses privilèges. On retrouve dans sa stratégie de « front antimonopolistique » le projet de rassembler tous les mécontents sur les bases de leur situation passée (paysans, artisans, petits commerçants, enseignants, cadres...). Surtout cela se retrouve dans son idéologie : le goût de l'ordre, du travail bien fait, de la respectabilité, de l'intérêt national, tel qu'il transparait dans ses violentes attaques contre les gauchistes. Véhiculant l'idéologie bourgeoise dans la classe ouvrière (« travail, famille patrie »), au lieu de la combattre, ne fait-il pas le jeu d'un certain fascisme de la maîtrise ?... ou de certains « gros bras » de la C.G.T. ? En pronant la défense égoïste des avantages catégoriels, ne donne-t-il pas la direction de la lutte aux démagogues qui gueulent le plus fort ? (et la C.F.T. est très capable de le faire !).

## Les nouvelles couches ouvrières et le projet révolutionnaire

Toute autre est l'idéologie des travailleurs non qualifiés, des O.S. Vivant au jour le jour la haine du travail harassant et sans signification, ils ne peuvent que vouloir tout changer, ils n'ont que leurs chaînes à perdre... Ils l'ont montré par leurs nouvelles formes de lutte : coulage des cadences, défilés d'atelier, « grande lessives », séquestration, cogne avec les flics. Ils ne se battent pas pour conserver l'acquis ! Ce qu'ils refusent, c'est l'organisation capitaliste de la production, le travail forcé. A l'idéologie du P.C.F., ils opposent un « gauchisme ouvrier spontané » qui, parce qu'il refuse fondamentalement le capitalisme, porte en germe le projet d'une société assurant la justice, l'égalité, la liberté, le droit à la paresse, à la créativité.

Mais pour que ce gauchisme spontané dépasse le niveau de la récolte pour se transformer en projet politique, pour que se développe la conscience de classe, il faut un patient travail par lequel les masses intègrent peu à peu tout l'acquis du mouvement ouvrier et choisissent leurs cibles. Or, en dehors des périodes de lutte, ces travailleurs sont la plupart du temps trop opprimés pour s'organiser spontanément de façon permanente. C'est pourquoi, s'ils doivent être la base de masse, de la lutte révolutionnaire, la force dirigeante se trou-

ve souvent chez des travailleurs politiques plus qualifiés (professionnels, techniciens), ceux-là qui lisent L'Outil ! Il ne s'agit donc pas d'opposer O.S. révolutionnaires et O.P. réformistes. D'ailleurs, l'idéologie des jeunes O.P. est souvent plus proche de Charlie Hebdo que de la « V.O. » ! Le problème est bien plutôt d'unifier la gauche ouvrière, avec les aspects positifs de ses diverses composantes (Voir « Première grève dans une petite usine »).

Quant à la couche des employés et techniciens, elle est traversée de courants différents liés aux places variées qu'ils occupent dans la production. Ceux qui sont asservis à une machine ou à un travail parcellaire en série (dessinateurs) peuvent se sentir très proches des O.S. Ceux qui ont un rôle d'organisation du travail peuvent être plus sensibles aux thèmes « autogestionnaires » : leurs connaissances leur donne l'impression de pouvoir se passer de patron pour faire marcher l'usine ; cette contestation de l'autorité s'en tient souvent à l'aspect technique, et ne pose pas la question du contrôle par les producteurs directs (les manuels) et du pouvoir dans l'ensemble de la société.

## Autour de qui unifier la classe ?

Finalement, nous nous rendons compte que les différentes politiques qui s'affrontent dans le mouvement ouvrier correspondent à un choix précis de la réponse à la question : autour de l'idéologie, des aspirations de quelle couche faut-il unifier la classe ouvrière pour ensuite passer des alliances de classe ?

Le P.C.F. a fait son choix : alliance des O.P. avec les « ingénieurs, techniciens et cadres » ; un capitalisme d'Etat ou technocratie et bureaucratie ouvrière se partageraient le pouvoir. Nous avons évoqué dans le précédent numéro les ambiguïtés du mot d'ordre « d'autogestion » qui représente souvent les aspirations d'une couche de techniciens, de professionnels des industries de pointe.

Le projet révolutionnaire ne doit-il pas être d'unifier la classe autour de sa fraction la plus déqualifiée, les O.S. ? Et cela, pas par misérabilisme (parce qu'ils sont les plus exploités), mais parce que leur situation dans la production (travail déqualifié, fragmenté, aliéné) est le sort que le capitalisme réserve à tous les travailleurs (y compris les employés, les techniciens, les paysans, les employés du tertiaire) au bout de son évolution.

C'est parce que, en refusant leur sort, ils refusent le fondement même de la société de classe : la division du travail ; parce que leur lutte ne peut s'achever qu'avec le communisme, donc avec la libération de tous...

Voilà la question posée à toute la gauche ouvrière, aux militants révolutionnaires (voir l'article sur Berliet). Comment unifier toute la classe autour de la lutte des O.S. ? — Quels objectifs mettre en avant ? — Comment, à partir de là, poser la question du pouvoir et de la société à construire ? Quelles organisations pour cela ?